La réalité d'une vie isolée : Histoire des autochtones au Québec

René Ticriss

POLYTECH ORLÉANS

Abstract :

La vie en forêt a toujours été un sujet passionnant, surtout à notre époque, déconnectée de la réalité. C'est pourquoi, lorsque l'on se penche sur des personnalités peu connues du grand public ayant vécu dans la **région du Saguenay**, du 17e jusqu'au 21e siècle, on découvre à quel point vivre proche ou au cœur de la nature pouvait représenter un défi au quotidien, principalement pour ceux qui exerçaient le métier de **chasseur-trappeur**. Que ce soit l'**isolement extrême**, la résistance au grand froid ou encore la dimension psychologique inspirée du livre *Le derniers des coureurs de bois* de Paul Provencher ainsi que du livre *Atuk, elle et nous* de Michel Jean, ce récit hybride, racontant l'histoire de plusieurs personnalités et servant aussi de recueil, vous propose de plonger au cœur de la vie des **coureurs des bois** et des **autochtones** au Québec à cette époque. Mélangeant légendes (récits autochtones, esprit des forêts), méthodes anciennes de piégeage ainsi que des fiches descriptives de plusieurs mammifères (castor, lièvre, perdrix, orignal, martre), vous en ressortirez sensibilisés et éveillés à ce qu'est vraiment la réalité en forêt.

Prototype :

Avez-vous déjà été affamé ? Après vous être privé de nourriture pendant plusieurs heures ? Imaginez-vous vous retrouver dans une situation où vous avez tellement faim que vous seriez quasiment prêt à manger votre propre bras. Et même aller jusqu'à manger la chair de vos propres camarades… Une légende du peuple innu, bien présente depuis très longtemps au Québec, reflète ce genre de situation. Celle d'un homme vivant dans des conditions extrêmes, isolé au fin fond des bois, qui aurait déjà commis l'irréparable : manger un autre homme. Il se serait alors transformé en un être malveillant et cannibale, condamné à ressentir une insatiabilité constante envers le sang.

Ayant été autrefois le membre d'une communauté qui donnait sa vie pour nourrir les autres, il vouerait maintenant son existence à chasser ses semblables. On parle bien ici du Wendigo, décrit par les Algonquins comme une bête surnaturelle émaciée à un point extrême, sa peau desséchée, grise et sombre, tirée et tendue sur ses os. Avec ceux-ci poussant contre sa peau et des yeux perdus au fond de leurs orbites, on dit qu'on pouvait sentir sa présence lorsqu'il était proche par son odeur inquiétante de dégradation et de décomposition. En effet, le Wendigo est associé aux péchés de la gourmandise ainsi qu'à tout autre excès, une légende qui servait principalement à encourager la coopération et la modération.

Exemple généré par IA de la description d'un Wendigo selon les Algonquins

Cependant, l’apparence du Wendigo est décrite de manière différente selon les traditions. Par exemple, chez les Ojibwés, les Cris et les Innus, les Wendigowak sont décrits comme des géants qui, à chaque fois qu’ils mangent un homme, grossissent en proportion de ce qu’ils viennent d’avaler, avant de ressentir à nouveau la faim. Bien que le Wendigo soit simplement une légende, il évoque une réalité bien présente chez les nations autochtones, principalement lorsque l’hiver prenait la place.

Cette saison amenait une multitude de défis et d’incertitudes, laissant une émotion de crainte sur le visage de chacun. Si l’on prend l’exemple du peuple innu, étant un groupe nomade situé principalement sur la Côte-Nord ainsi qu’au Saguenay–Lac-Saint-Jean, il se séparait en petits groupes familiaux durant l'hiver pour s’enfoncer dans les terres forestières (le Nutshimit). Chaque groupe transportait tout l’équipement nécessaire sur des traîneaux pendant plusieurs kilomètres jusqu’à destination, enfermé dans un isolement total, loin de tout.

Vallée de la Sainte-Marguerite, Saguenay, Québec (mâle accompagnée de deux femelles)

L’hiver, la survie dépendait presque entièrement de la chasse à l’orignal et au caribou, c’est pourquoi les innus récupéraient absolument tout de l’animal : la viande, les os pour les outils ainsi que la peau et la fourrure pour se vêtir. Ils allaient même jusqu’à manger la moelle pour avoir une source de gras, car la viande de caribou et d’orignal est beaucoup trop maigre. Contrairement au bœuf, c'est une viande qui manque cruellement de lipides ; si vous ne consommez que cette protéine pure, votre corps s'épuise rapidement et finit par mourir de faim malgré un estomac plein. C’est ce qu’on appelle la famine protéique, rendant la graisse animale et la moelle absolument vitales pour la survie.

Dépendant entièrement de ces deux bêtes, si les conditions météorologiques étaient mauvaises, cela pouvait rapidement conduire à quelques semaines de mauvaise chasse, ce qui suffisait pour qu’un campement entier bascule dans la famine. C’est exactement dans ce genre de situation que le Wendigo est né, là où la peur de la famine et la paranoïa régnaient, allant jusqu’à créer un phénomène appelé la psychose du Wendigo.